

---

**MORALE.**

---

**DE L'ESPÉRANCE.**

Allons, taisez-vous, pour un jour, pour une heure, voix importune de l'expérience; je ne veux rien entendre aujourd'hui! O mes jeunes amies, souriez-moi, afin qu'un jour, qu'une heure, je puisse oublier et redevenir jeune comme vous!

Comme vous, j'ai connu le printemps, ses brises embaumées; mon œil a salué, comme le vôtre, l'éveil de la vie; j'ai eu vos joies, vos douleurs, vos espérances...; joies, douleurs, espérances, le temps a tout emporté. O jeunesse! jeunesse! doux printemps! pourquoi l'automne accourt-il si vite? et que sont devenues les rêves aimés des premiers jours! Devant moi, à quinze ans, s'avançaient brillantes de beauté et chastement voilées de belles fées; je les voyais dans mes songes, elles me saluaient d'un regard ami, elles m'appelaient avec leurs blanches mains, elles me disaient: « Nous sommes les filles de l'Espérance. Dieu a fait la vie facile et heureuse; viens, nous t'attendons pour te conduire au bonheur. » Et moi je les écoutais, ces voix enchanteresses, et je répétais avec elles: « Allons! allons! le bonheur est là-bas! »

Le bonheur... oh! comme je le faisais beau! de quelle grâce, de quelle vertu je le parais, et combien, légère, je marchais à sa poursuite!... Ou plutôt, pour être vraie, je croyais qu'il viendrait me trouver de lui-même, et je me tenais recueillie pour saluer sa bienvenue... Je l'ai toujours attendu...

Il vous adviendra ainsi, mes jeunes amies, si vous n'écoutez que la voix folle de l'espérance... Ah! ne vous abusez point, ne vous faites point de décevantes illusions, le réveil serait trop pénible. Oh! que cette vérité me semble cruelle à vous dire! combien il m'en coûte de vous arracher du monde enchanté dans lequel vous vivez, pour vous révéler les véritables conditions du bonheur! Non, il n'est pas tel que votre imagination se le trace; non, il ne naît pas comme la fleur des champs: il s'obtient, il se conquiert lentement par le travail de chaque jour, par la réflexion de toutes les heures. Il est grave, il est sérieux; son visage calme, paisible, n'a pas les doux attrait et la rayonnante beauté que vous rêvez.



— Mais s'il en est ainsi, pourquoi Dieu a-t-il ouvert dans nos cœurs de si beaux horizons? Pourquoi l'espérance? — Pourquoi l'espérance? Mais, c'est la force qui nous soutient et nous pousse vers nos destinées. C'est elle qui nous donne le courage de souffrir; c'est elle qui poétise le devoir et qui, dans le dernier malheur, relève encore notre énergie. La religion elle-même n'est-elle pas l'espérance, la suprême Espérance, enseignée et promise par la parole de Dieu? Là est la force, là est la grandeur, là, le véritable sens de cette aspiration éternelle de l'homme vers le bonheur, aspiration dont le génie de Pascal cherchait le sens avec une pensée profonde et troublée.

Espérez donc, espérez toujours : mais il y a tout un monde entre ce sentiment qui soutient, qui fortifie, et les folles imaginations de nos premières années.

Nées dans les conditions ordinaires de la vie, Mesdemoiselles, où tendent vos pensées? aux joies d'une fortune immense, aux vanités du luxe, aux triomphes de l'orgueil, à une existence sans soucis et sans orages? Rêveuses ! rêveuses ! avant de vous laisser emporter sur le char enchanté, voyez donc autour de vous, regardez, lisez, le grand livre est ouvert. La fortune !... Mais j'ai connu bien des femmes qui n'ont été heureuses et vénérées que lorsque, dans un travail obstiné, elles gagnaient, miette par miette, le pain de chaque jour. Les vanités du luxe !... Mais où s'arrêter dans cette voie funeste? c'est une lutte sans fin et sans trêve. Vanité et fortune ne sont rien pour la félicité réelle; mille fois mieux vaut le labeur donnant à la maison l'aisance, la paix et les douces heures du repos. Quant à une existence pure comme les eaux du lac de Nemi, où donc en trouvez-vous l'image?

— Quoi ! tous nos rêves sont des chimères ? Quoi ! vous, notre vieille amie, vous ne nous laissez pas même l'espérance ?

Oh ! si, je vous la laisse pleine et entière ; aussi je vous la laisse rave, raisonnable, possible surtout... Je vous la laisse avec le devoir, avec l'honneur de vos saintes maisons respectées ; je vous la laisse dans les pures joies de la famille, dans les chastes unions du cœur et de la pensée. Là, mais là seulement, je vous la laisse tout entière. Ne vous livrez jamais à un chimérique espoir : soyez confiantes en Dieu, mais écoutez, étudiez le monde ; il vous dira, mieux que moi, ce que la sagesse permet d'entrevoir de jours heureux à l'horizon.

Si, par malheur, votre esprit s'égare dans des rêves insensés, bientôt, au contact de la réalité, brisée et flétrie, vous diriez : « Quoi ! la vie n'est



donc que cela? » Et, retombant alors de toute la hauteur de vos espérances, que de tristes jours vous passeriez! Gardez donc, amie, gardez de votre jeunesse, l'amour des choses honnêtes. Croyez au bonheur, mais croyez-y sagement, modestement, comme il convient à la raison, à la vertu, à un esprit vraiment religieux; dès lors, tous vos devoirs vous paraîtront doux, car ils tendent à vous rapprocher du but que vous voulez atteindre, c'est-à-dire de cette félicité honnête que seule la conscience donne, et que rien ne peut nous ravir.

Voyez, je voulais redevenir, pour un instant, votre compagne... Oh! la vieillesse! l'expérience! Ne m'en voulez pas; car pour vous aimer je sens, Mesdemoiselles, que je suis jeune encore!

M<sup>me</sup> DE WATTEVILLE.

---

## HISTOIRE NATURELLE.

---

### LES PHOQUES.

On sait que les Sirènes étaient filles d'Achéloüs et de Calliope. Enfants d'un fleuve, qui lui-même était fils de l'Océan et de Thétis, il est certain, dit la fable, qu'elles devaient habiter les eaux, de même que leur buste de femme devait se terminer par une queue de poisson. Mais comme en outre elles étaient les filles d'une Muse, on leur prêtait, avec un goût singulier pour la musique, une voix ravissante; ce qui peut paraître assez singulier, vu la rareté du fait parmi les poissons.

Aucun animal ne s'est prêté avec plus de facilité aux contes absurdes des berceuses et des nourrices, à l'imagination poétique et quelquefois un peu folle des artistes : on a représenté les Sirènes, qui sont à la fois les tritons, les dieux marins, les fées de la mer, etc., de mille façons différentes, et sous toutes les formes les plus bizarres.

On trouve dans les auteurs anciens, que lorsqu'un vaisseau s'approchait d'un promontoire de la Lucanie, lieu de prédilection des Sirènes, elles faisaient entendre des accords si mélodieux, que les marins, se jetant à la mer, entraînés par les charmes magiques de cette musique, devenaient la proie de ces enchanteresses, qui les dévoraient sans pitié.

Homère dit qu'Ulysse n'évita leurs funestes pièges qu'en bouchant les oreilles de ses compagnons avec de la cire, et qu'en se faisant attacher lui-



même au mât de son vaisseau ; on ajoute que les magiciennes, au désespoir du peu de succès de leurs chants, se précipitèrent du haut d'un rocher, où elles furent métamorphosées en écueils.

Partout, dans l'antiquité, cette fable paraît avoir été accréditée. Aristote parle d'un être mystérieux, demi-femme, demi-poisson, et chantant à ravir. De longs siècles se sont écoulés sans que l'on ait cherché à savoir à quelle famille appartenait l'animal qui pouvait avoir prêté, avec une apparence de vérité, à ces contes absurdes.

Pline fait mention de l'homme marin et du triton comme choses *non feintes*. Un historien, parlant des tritons : *J'ai vu*, dit-il, *le portrait d'un monstre marin à Rome, où il avait été envoyé, avec lettres par lesquelles on assurait pour certain que, l'an 1531, on avait vu ce monstre en habit d'évêque, comme il est pourtrait, pris en Pologne et porté au roi dudit pays ; faisant certains signes, pour montrer qu'il avait grand désir de retourner à la mer, où estant amené il se jeta incontinent dedans.*

Pourtant, cet être qui, vu de loin, a été pris pour une femme par les anciens voyageurs, cet être qui leur a fourni mille rêves fantastiques, n'est autre que le phoque, dont l'histoire véritable et la description toute simple ne manquent ni d'intérêt ni de singularité.

On compte parmi les phoques plusieurs espèces, qui diffèrent entre elles par les formes extérieures, bien que leurs organes intérieurs soient les mêmes : tels sont le *phoque ordinaire* ou commun, le *moine*, l'*évêque*, le *cupucin*, l'*homme-marin*, etc. Toutes ces variétés offrent les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, et n'ont de différence entre elles que par certains signes particuliers justifiant, plus ou moins, les noms bizarres qui leur ont été donnés.

Le phoque est amphibie, c'est-à-dire qu'il habite sur la terre et dans l'eau, mais qu'il respire l'air atmosphérique seulement, ce qui le force à se maintenir à la surface des ondes, ou à y venir respirer après avoir plongé. Les anciens croyaient que les amphibiens étaient des êtres privilégiés, ayant la faculté de respirer également sur la terre et sous l'eau ; des observations plus récentes ont appris que, à deux exceptions près, chaque animal n'est pourvu que d'un système de respiration, et ne peut pas respirer dans deux éléments différents. Les amphibiens sont de grands animaux de la classe des mammifères, qui font leurs petits vivants et qui les allaitent.

Regardez, sur les bords tranquilles de la Méditerranée, ces roches creusées par le flot qui les bat continuellement. Voyez-vous dans l'ombre ces



grottes, ces cavernes à demi submergées, que l'imagination poétique a peuplées d'êtres mystérieux ou terribles? C'est l'humide demeure des sirènes, des tritons, des néréides, des génies de la tempête et des fées de la mer; c'est la retraite des phoques. Quand le ciel est obscur, quand les éclairs le sillonnent, que le vent souffle la tempête, que la pluie tombe à flots, c'est alors seulement qu'ils viennent s'ébattre dans la mer, c'est alors qu'ils s'occupent à donner la chasse aux poissons qu'ils poursuivent dans les profondeurs des abîmes, et, chose fort remarquable, qu'ils mangent toujours dans l'eau. Lorsque le ciel est beau, que les rayons du soleil échauffent la terre, alors cet animal dort d'un sommeil presque léthargique, au point qu'il est aisé de le surprendre, de s'en emparer et de l'assommer.

Cependant, quand les phoques s'endorment, il arrive souvent que l'un d'entre eux fait sentinelle, prêt à réveiller les dormeurs, s'il voit ou entend quelque chose qui l'inquiète. Pour nager, ils élèvent au-dessus de l'eau leur tête pleine d'expression, et les mouvements qu'ils font laissent apercevoir une poitrine garnie de deux mamelles, presque semblables à celles d'une femme, et deux épaules arrondies. On comprend que, vus à une certaine distance, et l'ignorance aidant, ils aient été pris pour des êtres humains.

Au sixième siècle, Rondelet écrivait encore : « De notre temps, en « Norwège, on a pris un monstre marin, après une grande tourmente. Tous « ceux qui le virent, incontinent lui donnèrent le nom de moine, car il « avait une face d'homme, mais rustique et mi-gracieux, la tête rase et « lisse, deux longs ailerons au lieu de bras; le bout du corps finissait en « une queue large. »

Cette description se rapporte parfaitement à la description du phoque, dit *moine*.

Les phoques habitent en plus grand nombre les mers du Nord; ils se nourrissent de poissons, de crustacés, de coquillages, qu'ils pêchent avec beaucoup d'adresse, car ils passent la plus grande partie de leur vie dans les eaux, et ne viennent à terre, où ils se traînent en rampant, que pour allaiter leurs petits ou dormir au soleil. Leur corps allongé, cylindrique, diminuant de grosseur depuis la poitrine jusqu'à la queue, leur poil ras et serré contre la peau, leur colonne vertébrale très-mobile, toute leur organisation, en un mot, en fait les meilleurs nageurs qu'il y ait parmi les mammifères.

Ils ne se nourrissent pas exclusivement de poissons, et lorsqu'ils peu-



vent saisir au passage quelque oiseau aquatique, ils n'en manquent jamais l'occasion.

Quand les phoques veulent sortir de la mer, ils choisissent une roche plate, inclinée, qui s'avance dans l'eau ; par cette douce rampe ils grimpent, et comme elle se termine de l'autre par un bord à pic, ils peuvent se précipiter dans les ondes à la moindre apparence de danger. Pour ramper, ils s'accrochent avec les mains et les dents à toutes les aspérités qu'ils peuvent saisir, puis ils tirent leur corps en avant en le courbant en voûte. Le rocher sur lequel un phoque a l'habitude de se reposer avec sa famille est sa propriété, relativement aux autres animaux de son espèce. Quoiqu'ils vivent en grands troupeaux dans les mers du Nord, qu'ils se défendent, se protègent et s'aiment les uns les autres, une fois sur terre, ils ont un domicile sacré, où nul camarade n'a le droit de troubler leur tranquillité domestique. Si l'un d'eux, poussé par une sorte de curiosité, s'approche pour visiter les pénates de son voisin, il s'ensuit un combat terrible, qui ne finit qu'à la mort du propriétaire du rocher, ou à la retraite forcée du curieux indiscret. Généralement, ils semblent avoir une sorte d'instinct de la propriété : ils ne s'emparent jamais d'un espace plus grand qu'il n'est rigoureusement nécessaire pour leur famille, et souffrent des voisins, pourvu qu'ils s'établissent au moins à cinquante pas de distance. Si quelquefois la nécessité absolue les force à partager une caverne, une roche, ou même un glaçon, chaque famille vit à la place qui lui est échue en partage, sans se mêler jamais aux individus d'une autre famille. Lorsque la femelle est près de devenir mère, elle cesse d'aller à la mer, et quand l'enfant est né, elle ne le quitte pas d'un instant : le mâle pourvoit aux besoins de la famille. Mais cette vie n'est pas longue, car, ordinairement, après douze ou quinze jours, le petit est en état de se traîner tant bien que mal, et sa mère le conduit elle-même à l'eau. Quand il est arrivé sur le flot, elle lui apprend à nager, après quoi elle le laisse se mêler, pour jouer, aux troupeaux des autres phoques, mais sans cesser un instant de le surveiller. Lorsqu'elle prend fantaisie de gagner la terre pour l'allaiter, elle pousse un cri ayant un peu d'analogie avec l'abolement du chien, et aussitôt le petit s'empresse d'accourir à sa voix, qu'il reconnaît bien. Elle l'allait pendant cinq ou six mois, le soigne fort longtemps, mais aussitôt qu'il est assez fort, le mâle le chasse et le force d'aller s'établir ailleurs.

Le phoque est d'un naturel fort doux ; néanmoins, quand il se voit assailli, il se défend avec beaucoup de courage. On est obligé, pour s'en emparer,



de lutter corps à corps avec lui et de l'assommer, car un coup de fusil, quelle que soit la partie où la balle l'aura frappé, ne l'empêchera pas de regagner la mer, tellement il a la vie dure.

Entre les muscles et la peau, les phoques ont une épaisse couche de graisse, dont on tire une grande quantité d'huile. Cette huile s'emploie aux mêmes usages que celle de la baleine; elle a les mêmes propriétés, avec cet avantage, qu'elle est tout à fait sans odeur.

Quelques espèces de la famille des phoques ont une épaisse fourrure, plus ou moins résistante, dont on fait des habits chez les peuples du Nord. Les Américains emploient les plus grossières à un usage singulier : ils en ferment hermétiquement toutes les ouvertures, les gonflent d'air comme des vessies; en réunissent une demi-douzaine, plus ou moins, les fixent au moyen de cordes, placent dessus des jones pour en former une sorte de plancher, qu'ils recouvrent encore de paille, et obtiennent ainsi une embarcation peu coûteuse; et, malgré sa légèreté, ils ne craignent pas d'entreprendre, ainsi, de longs voyages sur leurs grands fleuves et leurs immenses lacs.

Avec ces mêmes peaux de phoques, les Kamtschadales confectionnent des sortes de pirogues ou baïdars; ils font aussi de la chandelle avec leur graisse, qui est en même temps un mets fort délicat pour eux. La chair fraîche de ces animaux forme la nourriture ordinaire de ces peuples; elle est très-coriace et exhale une odeur forte et assez désagréable. Les Anglais et les Américains de l'Union sont les seuls peuples qui fassent en grand le commerce des phoques; ils entretiennent chaque année plus de soixante navires de deux cent cinquante à trois cents tonneaux, au moins, uniquement équipés pour cet objet.

Pris dans sa jeunesse, le phoque se prive parfaitement; il éprouve même pour son maître une affection semblable à celle du chien le plus attaché; de même que ce dernier, il reconnaît la voix, caresse, acquiert facilement la même éducation, et obéit en tout ce que sa bizarre organisation lui permet. On en a vu auxquels des matelots avaient appris à faire différents tours, et qui les exécutaient au commandement, avec beaucoup d'adresse et de bonne volonté. Tout Paris a pu admirer celui qui s'est fait voir à Paris en 1849, et qui, sur le commandement de son maître, après avoir fait mille tours, essayait de prononcer quelques mots, entre autres ceux-ci : *papa, maman*. Il faut avouer que si le docile animal ne réussissait pas toujours, il y mettait du moins la meilleure volonté.

Malgré sa douceur et sa patience, il serait dangereux de maltraiter le



phoque mal à propos, car il tombe facilement dans le désespoir, puis il passe du chagrin à la colère. Alors il se défend avec le courage du lion et devient redoutable : il se jette furieux sur les armes dont on le frappe, les brise entre ses redoutables dents, et malheur à celui qui tomberait sous sa geule formidable ! Pour le conserver longtemps en bonne santé, on le tient pendant la plus grande partie du jour, surtout lors des repas, dans une sorte de cuvier ou dans un grand vase rempli d'eau ; la nuit, on le fait coucher sur la paille dans un lieu frais. Ainsi traité, et nourri avec du poisson, on peut le garder vivant pendant plusieurs années. Mais si, lorsqu'on le prend, il a déjà quitté sa mère depuis quelque temps, le chagrin de l'esclavage s'empare de lui : il est triste, boudeur, refuse de manger, et ne tarde point à mourir.

Le phoque commun est le plus petit de tous ; il se trouve dans la Méditerranée et sur nos côtes de l'Océan ; sa taille varie de trois à cinq pieds. Les pêcheurs de nos côtes le nomment *veau marin*.

Le *moine* a le ventre blanc ; il atteint dix à douze pieds de longueur et habite, comme le précédent, la Méditerranée et l'Adriatique.

Le *capucin*, ou *lion marin* habite la mer Glaciale ; sa taille est de sept à huit pieds ; il porte, adhérent au sommet de la tête, un capuchon mobile, dont il se recouvre les yeux quand il est menacé.

L'*éléphant marin* atteint souvent vingt-cinq pieds de longueur. Cet animal, qui habite les parages méridionaux de la mer Pacifique, de la Nouvelle-Zélande, a quelquefois, entre cuir et chair, une couche de graisse d'un pied d'épaisseur ; aussi est-il fort recherché, à cause de la grande quantité d'huile qu'on en tire.

Les phoques de toutes les espèces, quand le ciel est lourd, chaud et l'atmosphère chargée d'électricité, font entendre des cris étranges, qui ont quelque analogie avec les aboiements du chien. Les anciens Grecs, qui voyaient partout du merveilleux, bâtirent là-dessus les fables les plus extraordinaires ; de là, sans doute, celle de Scylla, Charybde, qui, disait-on, portait pour ceinture une meute de chiens dévorants.

Les morses ou *vaches marines* ont aussi une grande analogie avec les phoques, dont ils ont les mœurs, à l'intelligence et à la douceur près. Ces animaux sont remarquables par leurs terribles défenses, et célèbres par leurs combats sanglants avec l'ours blanc ; ils habitent les mers glaciales, et sont aussi dangereux, aussi sauvages que le phoque est doux et facile à priver.

E. B.



## HISTOIRE.

JACQUES I<sup>er</sup> D'ANGLETERRE.*(Explication de l'énigme historique.)*

Jacques, fils de M<sup>lle</sup> Stuart et de Henri Darnley Stuart, naquit le 19 juin 1566. Ce fut le premier Stuart qui monta sur le trône d'Angleterre. Cette nouvelle maison royale remplaça celle des Tudors qui avait régné 118 ans, et s'était éteinte en la personne de la reine Elisabeth. Jacques, en unissant les deux couronnes d'Écosse et d'Angleterre, put prendre le titre de roi de la Grande-Bretagne. Elisabeth, dans son testament, n'avait pas fait difficulté de reconnaître les droits incontestables du fils de sa mortelle ennemie, de la femme malheureuse et coupable qu'elle avait injustement livrée au bourreau. Jacques avait vingt-un ans lorsque tomba la tête de sa mère. L'histoire lui reproche d'avoir prononcé les affreuses paroles que nous avons écrites et qui servent de sujet à cette énigme. La violence avec laquelle Jacques poursuivit les catholiques permet, malheureusement, de croire à l'affirmation de l'histoire.

Le droit de Jacques (Jacques VI d'Écosse) au trône d'Angleterre venait du mariage de Marguerite, fille d'Henri VII d'Angleterre, avec Jacques IV, roi d'Écosse<sup>1</sup>; aussi, à peine Elisabeth avait-elle fermé les yeux, le 3 avril 1603, que le fils de Marie Stuart était, à Londres, proclamé roi sous le titre de Jacques I<sup>er</sup>. Cecil, ministre et confident de la feuë reine, lui expédia un courrier; mais déjà le prince savait la bonne nouvelle. Non-seulement il ne porta point le deuil de celle à laquelle il succédait, mais encore il ne voulut point recevoir ceux qui se crurent, par respect ou par reconnaissance, obligés de donner ce témoignage public de regret à la reine énergique et bien-aimée qui a tant fait pour la grandeur de son pays. Cependant ce ne fut qu'après un règne de dix années que Jacques I<sup>er</sup> eut l'idée de faire exhumer, de l'abbaye de Peterborough, les restes mutilés de sa mère Marie pour leur donner la sépulture royale de Westminster.

Jacques avait, en 1589, épousé Anne, princesse de Danemarck. Le fils aîné issu de ce mariage était devenu l'idole et l'espoir des Anglais; il mourut à l'âge de dix-huit ans, et le soupçon de cette mort prématurée

<sup>1</sup> Voir, *Magasin des Demoiselles*, *Chronologie des Stuarts*, 1<sup>er</sup> vol., page 358.



remonta jusqu'au roi. Théologien étroit et infatué de sa personne, il passait sa vie dans les discussions religieuses ou dans la société de ses deux favoris, Somerset, et ce comte de Buckingham<sup>1</sup> dont la vie et la mort furent, tour à tour, si funestes à la Grande-Bretagne. Toujours en désaccord avec les *Communes*, il leur écrivait dans un style vraiment incroyable, et ce style passait pour merveilleux ! Jugez-en, je vous prie, sur cette phrase ; il disait à ces représentants du peuple : « Je vous ai joué de la flûte, et vous n'avez pas dansé ; je vous ai chanté des lamentations, et vous n'avez pas pleuré ! » Ce prince aspirait néanmoins au titre de *roi bel-esprit*, et l'archevêque de Kanterbury le remplissait de joie en l'assurant : « Que ces paroles avaient quelque chose de surhumain, qu'elles étaient une inspiration du Saint-Esprit. » Notre Henri IV, avec son vif esprit gaulois, jugeait bien mieux le triste chef de la maison des Stuarts, lorsqu'il l'appelait *Maitre Jacques*. Il mourut le 27 mars 1625, laissant la réputation d'un mauvais roi et d'un obscur pédant.

Le règne de Jacques I<sup>er</sup> prépara les malheurs de Charles I<sup>er</sup>.

---

### ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est le grand ministre qui, après avoir été marié, devint cardinal et mourut du chagrin que lui causa l'ingratitude de son fils ?

---

### LITTÉRATURE ALLEMANDE.

(POÉSIE.)

---

### CONSOLATION.

Si nulle femme ne vient un jour verser des larmes sur ma tombe, les fleurs y laisseront tomber une douce rosée : Si nul passant ne s'y arrête, la lune voyageuse la regardera.

Si dans ces plaines, bientôt, nul ne pense à moi, à moi penseront la prairie et les bois.

Fleurs, bois, prairie, étoile, lune rayonnante que j'ai chantés, n'oublieront pas leur poète.

KERNER.

---

<sup>1</sup> Voir *Magasin des Demoiselles*, vol. VII.



## DES DEMOISELLES.

### ADÈLE ET CÉLINE.

#### PROVERBE EN UN ACTE.

(Suite et fin.)

#### SCÈNE VII.

CÉLINE, seule.

Quelle morgue ! Olympe a toujours été pétrie de vanité... Elle n'avait pas treize ans qu'elle parlait déjà des robes à queue de sa grand'mère. A présent, son orgueil n'a fait que se développer avec l'âge. Fille d'un sénateur, elle se croit pour le moins une La Trémouille. Quels airs elle commençait à prendre en me regardant ! Lui demander un service, une faveur, c'eût été pour moi le plus intolérable supplice... Et Flavie qui se trouvait là, comme pour être témoin de ce rôle de sollicitieuse auquel j'allais descendre ! J'ai senti mon cœur se serrer... Une émotion indicible a paralysé ma voix... J'avais d'abord pu songer à Olympe comme à une amie, et tout à coup je ne rencontrais en elle qu'une froide et écrasante protection. (*Adèle entre.*)

#### SCÈNE VIII.

ADÈLE, CÉLINE.

ADÈLE. Céline.

CÉLINE. Ah ! ma sœur, si tu savais !

ADÈLE. Les murs... c'est-à-dire, sur-tout les cloisons ont des oreilles à Paris... J'étais dans la pièce voisine, et en y mettant un peu de bonne volonté, je n'ai pas perdu un mot de tes conversations édifiantes et instructives.

CÉLINE. Tu railles.

ADÈLE. Non, je t'assure... Je vois qu'avec ton système tu t'es fait beau-

coup de connaissances, mais pas une seule amie.

CÉLINE. Des amies ? Je m'en veux assez de leur avoir donné ce nom.

ADÈLE, avec ironie. Tu es bien libre, bien familière avec elles, je t'en fais mon compliment. Tu n'as pas seulement osé ouvrir la bouche pour dire un mot de ta position, de notre état de gêne et de ton désir de venir en aide à notre mère.

CÉLINE. Olympe est si fière ! elle m'a intimidée.

ADÈLE. Mais Hermance !

CÉLINE. Hermance a été charmante, affectueuse ; et cependant, malgré moi, j'ai tremblé, j'ai rougi à l'idée de ne plus me trouver avec elle sur un pied de parfaite égalité.

ADÈLE, souriant. Je ne te parle pas de M<sup>me</sup> de Bretoncelles ? As-tu beaucoup de ces amies intimes, dont tu ne sais pas le nom ?

CÉLINE, soupirant. Que veux-tu ?

ADÈLE. Avec ces trois mots-là, on ne justifie rien, et l'on ferait tout.

CÉLINE. Chacun a sa nature. M<sup>lle</sup> Ducros, la sous-maîtresse, qui passait pour une femme d'esprit, et qui écrivait même des articles de modes, m'a dit un jour que j'étais une nature aimante.

ADÈLE. M<sup>lle</sup> Ducros t'a dit aussi un jour, devant moi, que ton cœur était un omnibus.

CÉLINE. C'est vrai... Je ne prétends pas avoir raison... Mais toi-même, ma



chère amie, es-tu bien sûre de l'affection de ta chère Julie? Julie appartient aussi à une riche famille, dont l'appui, dont les relations pourraient nous être d'une grande utilité dans notre existence précaire... Crois-tu que tu seras plus heureuse que moi en t'adressant à l'amitié pour améliorer notre sort?

ADÈLE. Je ne te cache pas que je ne voudrais user de cette ressource, que lorsque j'aurais épuisé toutes les autres... Non que je doute du cœur de Julie, mais parce que mon propre cœur me trace comme un devoir cette ligne de conduite. Si je mettais sous les yeux de Julie le triste tableau de cette aisance chimérique dont nous cherchons à couvrir notre indigence réelle, je serais certaine de lui causer un grand chagrin, et je n'aurais pas la même certitude d'obtenir d'elle un prompt remède, un adoucissement efficace aux maux et aux privations que nous souffrons journellement. Oui, Julie, qui est heureuse, semble avoir de son côté tant de bonheur à me faire partager ses joies, que moi, qui souffre, je me croirais peu généreuse si je lui faisais partager mes peines; je me montre à elle telle qu'elle vient à moi, souriante, aimable, gaie... Mais s'il le faut, pourtant, tu verras bien que je ne crains pas de lui parler... Je ne rougirai pas, je ne tremblerai pas de m'adresser à elle... Et je ne croirai pas la rendre ma protectrice, ou me faire sa protégée... Nous serons toujours deux amies! (*On sonne.*)

CÉLINE. Ah! Qui peut venir encore?...

ADÈLE. Ne m'as-tu pas parlé d'Armide?

CÉLINE. Ouvre, je t'en prie, Adèle, reçois-la à ma place.

ADÈLE. Tu le veux?

CÉLINE. J'ai un commencement de migraine... Et puis, je crois bien qu'Armide ne fera que m'apporter un mécompte de plus. (*On sonne encore.*)

ADÈLE. Va-t'en alors... Je vais ouvrir. (*Céline sort par la gauche; Adèle ouvre la*

*porte du fond, Armide entre; sa toilette offre une certaine bizarrerie de couleurs.*)

## SCÈNE IX.

ADÈLE, ARMIDE.

ARMIDE. C'est toi, Adèle; et ta sœur qui m'avait écrit!...

ADÈLE. Elle est un peu souffrante.

ARMIDE. Ah! tant pis! Nous nous comprenons si bien, Céline et moi.

ADÈLE, *un peu piquée*. C'est donc à dire que nous deux, mademoiselle...

ARMIDE. Tu es une bonne fille, Adèle, pleine d'excellentes qualités; mais tu n'as pas cette exaltation, ce poétique enthousiasme de ta sœur.

ADÈLE. Tu aimes donc bien ma sœur?

ARMIDE. Si j'aime Céline! (*En ce moment Céline entr'ouvre la porte à gauche, et écoute en passant la tête, sans être vue des deux autres jeunes filles.*)

CÉLINE, *à part*. Elles parlent de moi

ARMIDE. Comment n'aimerais-je pas cette chère Céline! Il me semble que nous sommes faites pour nous comprendre.

CÉLINE, *à part*. Est-ce que ce serait une véritable amie, celle-ci?

ARMIDE. Céline lit quelquefois Lamartine, n'est-ce pas, et M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore, cet autre Lamartine... du beau sexe!

ADÈLE. Oui, quelquefois.

ARMIDE. Et peut-être lui arrive-t-il quelquefois de regarder la lune au disque d'argent, et l'eau qui coule sous le pont des Arts?

ADÈLE. Je ne sais pas, par exemple!

ARMIDE. Que je regrette donc de ne pas la trouver! Est-elle si malade que je ne puisse la voir? (*Céline s'avance.*)

## SCÈNE X.

ADÈLE, ARMIDE, CÉLINE.

CÉLINE. Non, ma chère Armide, me voici. (*Céline et Armide s'embrassent.*)

ARMIDE. Quel bonheur! Tu vois... Je me suis empressée de venir... Ma tante,



qui a confiance en moi, me laisse sortir seule... Devine d'où je viens? Du Musée d'artillerie.

ADÈLE. Quelle idée!

ARMIDE. La vue des vieilles armures est pour moi pleine de charme.

CÉLINE. Voilà un goût bizarre pour une jeune fille... Mais, à propos de goût, je te trouve singulièrement mise.

ARMIDE. Je serais bien désolée de me mettre comme tout le monde. (*Elle tousse.*) Hum! hum!

CÉLINE. Tu tousses! Serais-tu enrhumée?

ARMIDE. Fi donc! Je suis peut-être poitrinaire! Je me délecte dans cette idée mélancolique... Ah! si je pouvais m'éteindre un soir d'automne, à la chute des feuilles!

ADÈLE. Tu es folle, ma chère!

ARMIDE. Je sais bien que tu ne me comprends pas, ma pauvre Adèle.... mais ta sœur?... Si elle connaissait la preuve d'amitié que je viens lui donner...

CÉLINE. En vérité! Ah! tant mieux! (*A Adèle.*) Je n'espérais pas tant.

ADÈLE. Je ne veux pas gêner vos mutuels épanchements... Je me retire.

CÉLINE, accompagnant Adèle jusqu'à la porte à gauche. Voici une amie sincère qui va enfin me dédommager de toutes les autres. (*Adèle sort.*)

## SCÈNE XI.

CÉLINE, ARMIDE.

ARMIDE. Céline, je te crois du goût.

CÉLINE. Pour juger une toilette?

ARMIDE. Bien mieux que cela. Pour apprécier les choses littéraires

CÉLINE. Tu me flattes!

ARMIDE. Céline, ma chère Céline, veux-tu me promettre de me parler avec franchise?

CÉLINE. Pourquoi pas?

ARMIDE, timidement. C'est que je veux te montrer... des vers...

CÉLINE. Des vers?

ARMIDE. Des vers de ma composition.

CÉLINE. Tu fais des vers?

ARMIDE. Oui, ma chère amie... Ecoute. (*Elle tire une grande feuille de papier.*)

CÉLINE, à part. Quel ennui! (*Haut.*) Avec plaisir.

ARMIDE. C'est intitulé : *les Gémissements de l'âme...*

CÉLINE. Les gémissements! Toi, qui étais si gaie à la pension, qui riais toujours!

ARMIDE. Je ne me connaissais pas encore... Une lyre n'avait pas vibré dans ma poitrine... Ecoute; je commence. (*Lisant.*)

« O sort cruel! ô destinée amère!

« Tristes humains! hélas! qu'êtes-vous tous?

« Vous ne venez un beau jour sur la terre,

« Que pour aller au sombre rendez-vous!...

CÉLINE. Le sombre rendez-vous?...

ARMIDE. Le trépas! Je continue. (*Lisant.*)

« Je veux m'asseoir sous les pins séculaires,

« En soupirant aux échos d'alentour;

« Et comme un baume à mes douleurs amères,

« Près d'un ruisseau mon âme rêve un séjour!

CÉLINE. Ah! Très-bien.

ARMIDE. Ecoute encore.

CÉLINE. Il y en a encore?

ARMIDE. Une vingtaine de strophes.

CÉLINE. Mais alors, si nous remettons à un autre jour...

ARMIDE, avec susceptibilité. Est-ce que par hasard cela vous ennue?

CÉLINE. Vas-tu te fâcher? Je te dis que je trouve cela très-bien.

ARMIDE. Et tu ne me fais pas la moindre critique, la moindre observation?... C'est très-mal!

CÉLINE. Ta poésie?

ARMIDE. Non, ta manie louangeuse, sans restriction... Tu ne trouves qu'à me dire : Très-bien! La flatterie est un poison, et tu veux...

CÉLINE, riant. T'empoisonner!

ARMIDE, se fâchant de plus en plus. Tu plaisantes! Tu as l'air de ne pas me prendre au sérieux!

CÉLINE. Armide!

ARMIDE. Voilà l'impression que produisent sur toi mes faibles essais. Voilà



les encouragements que tu prodigues à ma muse naissante!...

CÉLINE. Armide, au nom du ciel!

ARMIDE. Et tu ne veux pas entendre ma pièce de vers jusqu'au bout! Eh bien, tu ne l'entendras pas!

CÉLINE. Ce sera ma punition... J'en serai privée!...

ARMIDE. Je t'ai dit qu'il y avait vingt strophes encore... Non, il n'y en a pas vingt...

CÉLINE. Tant mieux!

ARMIDE. Il y en a quarante!

CÉLINE. Miséricorde!...

ARMIDE. Sur ce, je vous dis adieu! un adieu solennel, un adieu éternel! Je ne vous reverrai jamais! (*Elle sort vivement, puis, au bout d'un instant, ouvre encore la porte.*) Jamais! jamais!...

## SCÈNE XII.

CÉLINE, seule.

Quel caractère! et quelle exigence! Vouloir me faire écouter son interminable divagation, et se considérer comme offensée, parce que ma patience a des bornes! Je me rappelle pourtant qu'un entraînement irrésistible, une sympathie spontanée me poussa autrefois à me faire une amie d'Armide. Ah! c'est encore un cruel désenchantement!

(*Adèle entre.*)

## SCÈNE XIII.

CÉLINE, ADELE.

ADELE. Eh bien!...

CÉLINE. As-tu écouté, cette fois?

ADELE. Non... Armide pouvait avoir des confidences mystérieuses à te faire. Je n'ai pas voulu être indiscrete.

CÉLINE. Ah! ma sœur, si tu savais ce qu'elle me voulait avec ses manières caressantes? Armide ne se figure-t-elle pas qu'elle a le feu sacré, qu'elle est poète!

ADELE. Poète?...

CÉLINE. Elle voulait me faire entendre ses vers... Voilà ce qu'elle voulait!

ADELE. C'est encore une de tes amies.

CÉLINE. La patience m'a manqué... Armide est partie furieuse. Je crois qu'elle ne reviendra qu'à Pâques ou à la Trinité.

ADELE, s'asseyant d'un côté. En attendant, nous voilà bien avancées, ma chère sœur.

CÉLINE, s'asseyant de l'autre côté, d'un air découragé. Ah! que me dis-tu!

ADELE. Nous voulions venir en aide à notre pauvre mère, et tu comptais sur tes nombreuses amies!

CÉLINE. Je reconnais le néant de ces affections passagères... Il me reste heureusement une autre ressource dans l'instruction que j'ai reçue... Je suivrai ton exemple... je chercherai des élèves.

ADELE. Et que leur enseigneras-tu?

CÉLINE, avec embarras. Mais... voyons...

ADELE. Est-ce l'anglais? Tu sais bien que tu commenças par étudier cette langue avec le plus grand zèle, et puis que tu la quittas tout à coup pour apprendre l'italien. Est-ce le piano? Cet instrument eut aussi l'honneur de t'inspirer le plus grand fanatisme pendant deux ou trois mois; on aurait dit, à ton application extrême, que tu rêvais déjà les lauriers de M<sup>me</sup> Pleyel; puis, cette ardeur s'en alla aussi comme elle était venue; le piano te sembla un instrument trop répandu dans toutes les classes de la société; et tu déclaras qu'en fait de musique tu ne te sentais une vocation décidée que pour la harpe, malgré sa vétusté tant soit peu gothique. Eh bien! qu'enseigneras-tu donc, n'ayant rien appris toi-même? Tu dois bien t'en souvenir. Dans le cours de tes études, te passionnant pour chaque chose, et ne te fixant à rien, tu as passé sans cesse de l'histoire ancienne à l'histoire moderne, de la géographie à la cosmographie, de la grammaire au calcul, et du dessin à la broderie. Oui, chaque partie de notre éducation, chaque branche des connaissances humaines a paru t'offrir un attrait momentané; mais bientôt la mobilité de ton caractère pous-



sait tes idées dans une autre direction; ton enthousiasme de la veille faisait place à quelque nouveau penchant du lendemain; et, pour tout dire en un mot, ma chère sœur, tu peux bien t'en apercevoir maintenant, tu as mis dans tes études la même inconstance que dans tes amitiés.

CÉLINE, *se levant*. Tu n'as que trop raison... Et maintenant... (*On sonne vivement.*)

ADÈLE. Qui peut sonner ainsi? Maman, sans doute. (*Elle va ouvrir; Julie entre.*)

## SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

ADÈLE, CÉLINE, JULIE.

JULIE. C'est moi, ma chère Adèle.

ADÈLE. Julie!

JULIE. Mettez vite vos châles, vos chapeaux... Votre mère et la mienne sont en bas, et nous attendent en voiture, avec quelqu'un encore... Nous venons vous chercher pour dîner chez nous, et ce n'est pas sans un motif bien important... bien agréable...

ADÈLE. Comment?

JULIE. C'est une nouvelle qui m'étonne!... Je suis si heureuse, si contente!...

ADÈLE. Qu'est-ce donc?

JULIE, *les embrassant*. Laisse-moi t'embrasser... ta sœur aussi... une fois, deux fois, cent fois!...

ADÈLE. Mais parle donc.

JULIE. J'ai décidé mon frère Fernand à demander ta main, chère Adèle.

ADÈLE. Ah!

JULIE. Vingt mille livres de rentes!... Tu n'as plus à craindre la gêne pour toi, pour ta mère, ni pour ta sœur qui devient la mienne aussi... Nous ne faisons plus qu'une famille! — Eh bien! Adèle, tu pleures?

ADÈLE. Oh! de joie, de bonheur et de reconnaissance, ma chère Julie, ma sœur, mon amie... Je puis me vanter d'en avoir une! (*Adèle et Julie se tiennent embrassées.*)

CÉLINE. Et je me vantais à tort d'en avoir vingt-cinq!... Pourtant que de fois je les ai embrassées de tout mon cœur!...

ADÈLE. (*A demi-voix.*) Tu n'as pas assez réfléchi... à certain vieux proverbe gaulois.

CÉLINE. Quel proverbe?

ADÈLE. QUI TROP EMBRASSE MAL ÉTREINT.

BERNARD LOPEZ.

## VARIÉTÉS.

## IMITATION DES FRUITS.

En attendant que, pour satisfaire aux désirs de quelques-unes de nos abonnées, nous puissions réunir les documents nécessaires pour un article complet sur l'art d'empailler les oiseaux, nous allons leur donner les moyens de se procurer une imitation parfaite des plus beaux fruits: nous avons été, il y a peu de temps, à même de juger de la vérité et de la beauté de ce genre d'ornement dans une corbeille délicieuse, servant de décoration à une fort belle salle à manger, et nous pouvons assurer que



si les bronzes et les porcelaines sont d'un goût plus riche et plus moderne, les fruits composent un décor fort élégant, qui plaît toujours à l'œil, même le plus exercé dans les arts.

Ceux que j'ai été même d'admirer étaient faits de la main d'une femme, artiste fort distinguée. Nous avons tout lieu de croire que nos abonnées, si adroites dans l'exécution de mille petits travaux divers, réussiront facilement; il ne faut, pour cela, qu'un peu de patience et suivre de point en point les instructions suivantes :

Il faut d'abord se procurer de la cire vierge très-blanche, préparée de la même manière que pour fabriquer la bougie la plus fine; 2° du plâtre dont on se sert pour couler les bustes; 3° des couleurs fines en poudre; 4° des ébauchoirs en bois et en fer, des pinceaux et plusieurs objets dont nous parlerons en leur lieu.

Supposons que l'on veuille faire une poire. On commence par enduire toute la surface du fruit avec un peu de saindoux, afin que le plâtre ne puisse pas s'y attacher. On délaye un peu de plâtre dans un vase et on l'applique sur le fruit, mais de manière à en prendre juste la moitié. Sitôt que le plâtre est pris, on retire la poire et avec un couteau on unit parfaitement les bords du demi-moule, et on y fait deux entailles d'une ligne de largeur et de profondeur, destinées plus tard à s'ajuster dans les crans l'un de l'autre et à maintenir le moule quand on rapproche les deux moitiés. On enduit ces bords de la même graisse, afin que le plâtre de la seconde moitié ne s'y attache pas.

Cela fait, on replace une seconde fois la poire dedans, absolument de la même manière et dans le même sens que la première fois, l'on applique du plâtre sur le second côté et on le laisse prendre. Alors le moule est fait. On sépare les deux parties, on les nettoie avec le couteau. On regarde si les entailles se rencontrent, s'il n'y a point d'imperfection en dedans; enfin s'il n'existe pas de défaut. Dans ce cas, on le laisse sécher au moins un jour ou deux, avant de s'en servir.

Les fruits anguleux ou ayant des formes irrégulières ne peuvent se couler dans un moule de deux pièces. Il faut donc faire autant de pièces que la forme l'exige, mais toujours de la façon que nous avons indiquée; il ne faut jamais oublier de faire au moins un ou deux crans d'engrenage sur les bords de chaque pièce, afin qu'elles puissent reprendre invariablement la même place chaque fois qu'on les ajuste ensemble. Pour une grappe de raisin, par exemple, il sera bon de numéroter chaque pièce dans un ordre symétrique.



Le moule de la poire fait, on met fondre la cire dans un petit vase de cuivre et sur un feu très-doux pour ne pas la brûler. Quand elle est parfaitement liquide, on y jette un peu de couleur en poudre, afin de donner à la cire la teinte générale du fruit. Les couleurs métalliques et terreuses, telles que le minium, le cinabre, l'ocre, la terre brûlée, sont généralement les meilleures et celles qui changent le moins; mais l'expérience seule, et quelques essais, apprendront celles dont l'emploi est le plus avantageux. On essaye d'abord la couleur sur le bout d'une spatule, en laissant refroidir la cire et en l'approchant d'un fruit, pour s'assurer qu'elle en a le véritable ton.

Ensuite on prend un morceau de corde à boyau, on fait un nœud à une extrémité et l'on place cette extrémité dans le moule, tandis que l'autre est couché dans la rainure formée dans le moule par la queue du fruit que cette corde à boyau représentera plus tard. On mouille l'intérieur du moule en plâtre avec une éponge ou un chiffon, afin que la cire ne s'y attache pas, et on la verse dans une des moitiés, aussi chaud que possible. On ajuste promptement l'autre moitié, et en tenant le moule bien fermé dans la main, on le tourne et retourne en tous sens, afin de faire couler la cire sur toute la surface intérieure. L'habitude apprendra à tourner le moule et à l'agiter de façon à ce que la cire soit à peu près d'épaisseur égale de tous côtés. Quand on juge que la cire est bien étendue partout, on cesse de tourner le moule, et on le laisse refroidir.

On ouvre le moule de plâtre avec précaution, et l'on a un fruit moulé absolument semblable à la nature quant aux formes, à l'exception de quelques petites imperfections que l'on fait disparaître avec l'ébauchoir. Il reste à faire l'œil et la queue. L'œil se fait avec des morceaux de parchemin, que l'on découpe absolument comme le modèle naturel que l'on a sous les yeux et que l'on plante dans la cire, comme ils le sont dans le fruit. Pour les consolider, on passe la pointe chaude de la spatule autour de la base, de manière à fondre un peu la cire qui alors s'y attache.

Pour donner à la queue la grandeur convenable, on mesure avec un compas celle du fruit, et on coupe la corde à boyau dans les mêmes proportions. On lui donne l'épaisseur en la trempant plusieurs fois dans la cire fondue, ou en l'étalant dessus avec un pinceau. On achève ensuite de modeler avec un ébauchoir. On ne saurait trop recommander pour toutes ces opérations une extrême propreté, car la cire se tache avec une facilité extrême. Il faudra se servir, pour la toucher, d'un petit linge doux et très-blanc.



Il ne reste plus qu'à peindre le fruit. Pour cela on emploie les mêmes couleurs que les peintres, en donnant la préférence à celles qui sont les plus transparentes ; on les broie sur une palette de marbre ou de verre, et on les délaye à l'essence de térébenthine ; on place un fruit naturel devant soi et l'on copie servilement et sans rien y changer, les teintes, les panachures, les petites taches, les points, les plus petits accidents, et jusqu'aux traces de pigures de vers. On peint de même les fragments de calice formant l'œil, ainsi que la queue et la cicatrice de son attache.

Les fruits qui sont à demi transparents, tels que les prunes, les cerises, etc., se font également avec de la cire, mais on y mêle une grande quantité de blanc de baleine.

Quant à ceux qui sont tout à fait transparents, comme raisins blancs, groseilles et autres, on emploie un procédé différent. On se procure de petites boules de verre préparées pour faire de fausses perles ; on introduit dedans un peu d'essence de térébenthine, colorée ainsi que le fruit que l'on imite, et on l'agite de manière à teindre tout l'intérieur du ton général que l'on désire, mais légèrement, afin de ne pas détruire la transparence. Cela fait, on pose les pieds de chaque baie et on les réunit pour former la grappe. Tout ceci doit s'exécuter avec un fil de fer très-fin, entièrement recouvert d'un fil contourné autour. Ensuite, avec de la cire colorée en vert, on donne la grosseur et la forme aux petits pédoncules. On les modèle avec l'ébauchoir et on les peint, comme nous l'avons dit au sujet de la poire.

Plusieurs fruits, par exemple les raisins noirs, les prunes, etc., sont couverts d'une poussière glauque, quelquefois plus ou moins bleuâtre. On imite parfaitement cette production avec de la sandaraque réduite en poussière impalpable et mélangée avec un peu de bleu de ciel.

Si l'on avait à rendre des parties plus transparentes encore, telles que la pulpe d'une grenade, d'un raisin, la cire ne pourrait plus servir, mais il faudrait employer un sirop.



es  
es  
e,  
el  
es  
et  
le

i-  
le

s,  
de  
nit  
ue  
é-  
e.  
la  
nt  
en  
o-  
la

nt  
On  
is-

ue  
ais





Imp. de Dujardin 65. r. Colonne Paris.

## MAGASIN DES DEMOISELLES.

10 Francs par an pour Paris 12 francs pour les Départements. Avec 2 aquarelles (fac simile) 1 sept. 6 albums de musique, 14 gravures de modes, 6 planches de tapisseries colorées, 200 dessins de broderies, patrons de grandeur naturelle, petits patrons, ouvrages à laiguille, tricot, crochet, ouvrages nouveaux, robes illustrées, planche crochet, couleur bleue, planche de petits ouvrages fantaisie en ou argent.

Bureaux du Journal, 51, rue Laffitte.

PARIS

Ayuntamiento de Madrid



## DES DEMOISELLES.

### MODES.

#### PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

9<sup>me</sup> ANNÉE.

LETTRE III.

A CAMILLE.

Décembre 1852.

M. de Mairan, un philosophe! demandait à son valet de chambre: « Rendu, qu'est-ce que dit mon thermomètre ce matin? — Monsieur, voilà qu'il marque *fourrure*, hier il n'était qu'à *drap de Silésie*. » Si tu m'adressais une semblable question, je ne pourrais même pas répondre comme Rendu, car je ne sais plus sous quel zone nous vivons: la pluie, le froid, la chaleur se succèdent avec une rapidité à désespérer la mode. De quelque façon qu'il nous plaise de nous couvrir, nous sommes sûres, dans la même journée, de nous plaindre, tour à tour, et du chaud et du froid: essayez donc de décrire les vêtements nouveaux! Et pour achever de me donner courage, voilà les feuilles publiques qui prétendent que dans le sud-ouest de la France les prés verdoient et les amandiers fleurissent... Cependant, il n'y a point à reculer, il faut que je te dise, non les modes d'hiver qui brillent dans nos promenades, je ne saurais le faire, grâce à la saison, mais celles que le goût prépare et qui déjà ont paru dans nos salons.

Mais avant d'entrer en matière, je réponds à la question que tu m'adresses relativement aux règles du deuil, règles que je crois t'avoir déjà données. D'abord, et avant toute chose, consulte les usages du pays que tu habites, suis-les simplement et respectueusement; la douleur, lorsqu'elle est sincère, ne vise jamais à l'effet. A Paris, voici la règle stricte: faire moins que ce qu'elle prescrit serait une coupable irrévérence. Le deuil de père et de mère se porte six mois; de grand-père et de grand'mère, quatre mois et demi; de frère et de sœur, deux mois; d'oncle et de tante, trois semaines; de cousin et de cousine, quinze jours. Il est bien entendu que c'est du grand deuil dont je parle. La durée du demi-deuil est égale à celle du grand deuil qu'il suit et doit accompagner toujours... Quoi qu'on en



dise, pour les grands parents je ne conseillerai jamais que les étoffes de laine durant la première période du deuil, et je suis certaine que tu approuveras mon rigorisme.

Mais, je ne saurais trop le répéter, c'est avant tout l'usage qu'il faut consulter. C'est l'usage qui voulait autrefois, en France, que la couleur du deuil fût le violet pour le roi, et le blanc pour la reine. Cependant à la mort de Charles VIII, son premier époux, Anne de Bretagne prit le noir. Je m'arrête sur ce triste sujet, pour revenir à des idées plus riantes. N'invoquons pas le malheur par de tristes pensées, il accourt, hélas ! toujours trop vite.

J'en suis fâchée, mais il faut que je l'avoue, les tailles deviennent plus courtes et les ceintures rondes ; je crains même que nous ne perdions, petit à petit, ces longs corsages, qui donnaient tant d'élégance à notre mise. Ce qui augmente mes craintes à cet égard, c'est que je vois apparaître brillantes d'or et d'argent les étoffes dont se para la beauté de M<sup>me</sup> Tallien et de M<sup>me</sup> Récamier ; c'est que surtout je vois les robes, comme sous le Directoire et l'Empire, plus courtes devant que derrière. Elles sont amples encore, Dieu veuille qu'elles ne tournent point au *fourreau* ! ce vêtement abominable, dont les méchantes cariatides du Consulat nous donnent de si tristes images.

Tu sais aussi que l'on porte déjà, dans nos promenades et dans les salons, les petites boucles de cheveux que l'on portait en 1805 ; mais, à cet égard, je n'ai rien à dire, car j'ai été forcée d'admirer de frais visages auxquels cette mode, renouvelée des Grecs, seyait à merveille. Cependant, pour jeunes filles, je préfère les bandeaux et la natte sur le front. Ces coiffures ont une simplicité et une grâce qui conviennent à la modestie de la jeunesse.

Pour les bals, les fleurs seront beaucoup moins trainantes que l'année passée. J'en ai vu d'une nouveauté toute printanière : ici, c'est une couronne de myosotis et de marguerites blanches, s'élargissant sur les tempes et garnie, en arrière des bandeaux, de flots de rubans bleus et argent, tombant sur la naissance des épaules ; là, une couronne de marguerites mélangées en satin découpé, soutenues et séparées par la bruyère dont des brins jettent leur léger feuillage et leurs fleurs élégantes sur le cou. Ceci est d'un goût fin et tout nouveau. Je te recommande ces charmantes fleurs auxquelles la soie donne un éclat et une fraîcheur adorables. L'or, cet hiver, je te l'ai déjà dit, jouera un grand rôle dans les coiffures. On fait beaucoup de fleurs à pétales d'or. J'ai vu une guirlande de feuillage en



velours nacarat nuancé, avec des grappes d'or, et des yeux côtés de la tête des touffes de fil d'or soutenant des paillettes qui scintillaient gracieusement à la lumière; cette coiffure était à la fois riche et légère, mais peut-être trop riche et trop voyante pour une jeune fille. J'en dirai autant d'une coiffure de velours chargée d'abeilles d'or. Je te demande pardon de répéter le nom de ce vil métal, mais décidément dans la saison qui s'ouvre, l'or ne sera pas une chimère.

En général, les couronnes de fleurs se posent très en avant, et l'on se coiffe très en arrière; on portera beaucoup de rubans. Cette mode doit te sourire; avec 3 mètres de ruban de 5 centimètres de largeur, or et ponceau ou bleu et argent, etc., etc., un peu de goût et le sentiment de ce qui convient à son visage, une jeune fille peut se composer une charmante coiffure. Ce ruban se dispose par derrière en bandes qui soutiennent les cheveux; sur le devant, posé à plat, il partage les bandeaux en deux parties égales, va se réunir à ceux du derrière de la tête, et forme ainsi un ensemble à la fois élégant et gracieux, tel qu'on le retrouve dans la statue antique.

Le bandeau de ruban de satin ou de velours, disposé au haut du front, est d'une mode si générale pour les coiffures, qu'il s'est glissé sous tous les chapeaux; il continue, pour ainsi dire, le tour de tête. J'ai vu un velours ponceau, ainsi placé sous une capote piquée en soie noire, donner à une brune jeune fille un caractère de tête et un éclat extraordinaires. Le dessus de ces capotes, dont les calottes sont très-basses, est formé par des piqûres en losanges très-serrés; elles sont garnies en velours assortis. Sur cette coiffure on jette une voilette. A ce propos, tu sauras que les voilettes ne sont plus carrées, mais bien arrondies aux angles; ce qui leur donne de meilleurs plis et me semble beaucoup plus rationnel.

J'ai longtemps admiré un chapeau de soie blanche, recouvert de blondes; des chapeaux soie et velours, velours et dentelle noire, avec légères broderies de jais. Le dessous de la passe reste toujours assez évasé, et très-garni, soit de fleurs, soit de rubans. Pour petites filles de six à dix ans, j'ai vu des capotes en drap gris-fer, brodées en soie. Cette nouveauté, très-simple et facile à exécuter, ne manque, je te l'assure, ni de grâce, ni de distinction; elle a encore un mérite, c'est celui de pouvoir assez bravement affronter les orages de cette vilaine saison.

Parlons un peu de la lingerie; puisque je t'ai promis de te donner des détails sur les nouvelles manches, il est temps que je dégage ma parole ici, comme je le fais sur la planche de ce mois, et que je te prouve



avec quelle ardeur je recherche les nouveautés qui peuvent te plaire. J'insiste et insisterai toujours sur la lingerie, parce que, facile à exécuter, elle donne aux vêtements les plus simples une élégance et même une richesse qui révèlent des habitudes d'adresse et de travail qui ne peuvent que nous honorer.

Voici mes découvertes à propos de manches. La première façon dont je veux te parler se compose d'un gros bouillon serré par un entre-deux faisant poignet; sur ce poignet est attachée une garniture brodée au plumetis et à dents, de 10 centimètres de hauteur; sous cette garniture est une bande de mousseline de 4 centimètres; au bas de cette bande est une seconde garniture de même hauteur, de même dessin et de même forme que la première. Ces garnitures se posent très-froncées, et doivent être très-riches de broderies.

Voici une seconde forme que je te recommande aussi. La manche se compose d'un poignet formé de trois entre-deux, dont deux brodés, et celui du milieu en valenciennes. Ce poignet, de 8 centimètres de hauteur, est serré, et se fixe par quatre petits boutons. Au-dessus est un gros bouillon de mousseline de 18 centimètres pour la partie antérieure du bras; il est naturel qu'en dessous il ait une moindre hauteur (il n'a que 8 centimètres); à ce premier bouillon se fixe, en haut, un nouvel entre-deux brodé et très-étroit, sur lequel se monte un second bouillon qui va se perdre dans la manche de la robe.

Ces deux formes, très-nouvelles et très-jolies, seront d'autant plus portées cet hiver, que toutes deux ont l'avantage de bien garantir le bras, ce que ne faisaient point nos larges manches pagodes, commodes pour l'été, mais trop légères pour la saison où nous allons entrer.

Les cols se font avec garnitures montantes. Le col mousquetaire est toujours très-bien, mais au plumetis seulement, avec de longues dents et garnitures de valenciennes. On fait aussi un grand usage de la guipure de fil pour cols; je te donnerai bientôt un dessin de cette charmante nouveauté.

Pour ce qui est des robes, rien de bien original encore dans les nouvelles façons; tailles plus courtes, jupes moins longues par devant que par derrière, je te l'ai déjà dit; je ne serais même pas étonnée de les voir dans les bals traîner un peu et faire queue. Si tu adoptais cette mode, réfléchis qu'une robe ainsi taillée dure peu, et qu'elle se couvre très-rapidement de poussière; heureuse encore seras-tu si ton cavalier, pressé dans une polka, ne vient pas à te la déchirer. Cette mode des robes à queue conve-









## MAGASIN DES DEMOISELLES

10 Francs par an pour Paris 12 francs pour les Départements. Avec 2 aquarelles (fac simile) par M. M. A. Delacroix & Lemercier  
 1 sept par M. Girard, 5 albums de musique, 14 gravures de modes, 7 planches de tapisseries colorées, 1000 dessins de broderies, plus  
 de grandeur naturelle, petits patrons ouvrages à l'aiguille, filot, tricot, crochet, ouvrages nouveaux, richement illustrés.

Bureaux du Journal 51, rue Laffitte.

PARIS.



nait aux danses de caractères qu'exécutaient avec tant de gravité nos belles grand'mères ; mais aujourd'hui, à cet égard, les temps sont bien changés !

J'ai vu, chez une bonne couturière, une robe très-jolie, dont je vais essayer de te donner le détail. Elle était en étoffe *Pompadour* verte et noire. Le corsage était décolleté comme les robes *Raphaël*, c'est-à-dire ouvert carré ; pour pièce de devant, du velours noir garni de petits volants en échelle et allant en diminuant de hauteur vers la taille. Ces légers volants se font avec des petits rubans assortis à la robe. Ce corsage avait une basque Louis XV, rapportée comme la basque indiquée sur la gravure de modes de ce mois-ci. La jupe était ouverte sur un lé de velours noir disposé d'une manière fort originale. Ce velours formait dans toute la hauteur trois ovales, dont le plus petit se trouvait naturellement à la taille. Ces trois ovales étaient entourés d'un plissé à la vieille fait avec les rubans du corsage. Cette disposition, fort originale, ne manquait, je te l'assure, ni de grâce, ni de nouveauté. Une autre raison pratique m'a encore engagée à te faire connaître cet arrangement ; si par un accident quelconque tu perdais un lé d'une de tes robes, tu pourrais avoir recours à la façon que je viens de t'indiquer.

La gravure de ce mois-ci te donne des toilettes charmantes ; étudie-les, et, en les suivant, tu seras fidèle aux lois despotiques de la mode.

Quand cette lettre te parviendra, tu seras à la veille du jour de l'an ; tu iras, de temps à autre, regarder la mystérieuse armoire où seront renfermés les gracieux cadeaux que tu destines à ceux que tu aimes. Pour te seconder dans tes largesses, nous avons fait tout ce qui dépendait de nous, et je crois que tu n'as pas de reproches à m'adresser. Mais, enfin, si malgré tant d'ouvrages expliqués, dessinés, tant de détails de modes, tant de gravures de toute sorte ; si malgré de si charmante musique, un de tes désirs n'était pas satisfait, pardonne-moi, et songe que le poète Simonide disait : « Si jamais je trouve un être irrépréhensible, je le dénonce à l'univers. »

Puisse la nouvelle année n'avoir que des sourires, que des espérances, et n'éveiller jamais dans ton âme un souvenir de regret pour les années écoulées ! Puisse celle-ci encore, quand elle finira, te trouver fidèle à l'amitié, et toujours plus confiante en la tendresse que je t'ai vouée !

G.



---

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

---

### Keeks.

**Prenez :** 1 livre de beurre frais, que vous fouettez en neige.

1 livre de fine farine.

1 livre de sucre en poudre.

16 œufs, jaune et blanc.

Remuez le tout pendant une heure, ensuite coulez la pâte dans de petites corbeilles de papier, puis mettez au four bien doux. On peut ajouter des raisins de Corinthe, un quart de livre pour le tout. Ne remplir qu'à moitié les petites corbeilles.

---

## OUVRAGES DIVERS.

---

### Broderie au passé et au lacet pour manteaux, robes et tapis de table.

Ce dessin, employé pour robes ou manteaux, doit se broder couleur sur couleur (n° 5); il est riche et du plus bel effet pour tapis de table de salon, sur casimir grenat ou marron, brodé or et vert; ou mieux encore sur un fond vert foncé, brodé or et blanc.

Le n° 4, même dessin réduit, peut servir pour les manches ou le corsage d'une robe; il peut aussi être très-bien employé pour robe d'enfant. Il est facile à exécuter.

N° 6. Moitié de mouchoir au feston plein.

N°s 7 et 8. Semé au feston pour manches bouillonnées. Ce dessin, qui est d'un joli effet, est très-facile et peu long; il se fait au feston. Néanmoins, les personnes qui préfèrent le plumetis peuvent le substituer au feston; le milieu de la fleur doit, en ce cas, être enrichi d'un jour ou point de dentelle. Le n° 8 est un entre-deux assorti pour former le poignet de la manche bouillonnée. La petite dent de feston doit se trouver sur la main.

N°s 9 et 10. Feuilles au feston pour robe d'enfant sur piqué ou jaconas. Ce genre est très à la mode. Le n° 10 est le même dessin réduit pour corsage. Il s'emploie aussi très-avantageusement pour peignoir. Il est bien entendu que les feuilles doivent monter et non descendre.

N° 11. Col d'enfant brodé au plumetis et feston. Les œillets unis doivent se faire au plumetis, et les œillets ombrés au feston, ainsi que le tour des feuilles. On ne met pas à ce col de fichu, on l'attache avec deux glands, ce qui est plus commode pour les enfants.

---



**Broderie pour corporal et purificateur.**

Pour répondre à la demande d'une de nos abonnées, nous donnons sous le n° 15 un dessin de broderie pour corporal et purificateur. Mais les règles imposées par l'Eglise ne permettent pas que ces objets soient brodés ; le seul luxe toléré est un entourage de dentelle. La petite croix (n° 16) peut seule être brodée sur le corporal, en coton ou fil rouge. Ce même dessin peut aussi s'employer pour une autre destination, telle que poignet de manches, entre-deux, etc.

**Coiffure de dentelles.**

(Voir la planche, n° 12.)

Cette coiffure, qui se fait en application sur tulle, est enrichie de petits jours ; elle imite parfaitement le point d'Angleterre, et on peut facilement la monter soi-même. Pour cela on taillera une passe très-étroite en tulle noir, en ayant soin cependant de l'allonger un peu à l'endroit des oreilles. On bordera la passe d'un petit laiton flexible et l'on bordera d'un ruban très-étroit. Lorsque l'on aura disposé sur cette même passe les nœuds ou flots de ruban dont on voudra que le bonnet soit orné, on posera le rond dessus en ajustant cette sorte de carcasse sous la bordure qui encadre le fond, et de manière à ce qu'elle ne nuise en rien à la légèreté des triangles disposés à jour, puis on tuyautera le fond en laissant moins de plis sur le devant, afin d'obtenir plus d'ampleur sur l'oreille. Les rubans employés pour ce genre de coiffure sont les rubans n° 4, or et vert, or et cerise, argent et rose, argent et bleu, etc. On ajoute derrière l'oreille deux larges rubans qui forment écharpe et tombent sur les épaules. Le derrière de la coiffure peut varier suivant le goût ; quelques personnes, en supprimant les larges rubans qui forment écharpe, y ajoutent un nœud de rubans dont les bouts, assez longs, retombent par derrière.

**OUVRAGES DE FANTAISIE.****Sac de voyage.**

(Voir la planche, n° 27.)

Le n° 27 est un sac de voyage ; il peut se faire également en casimir, en drap ou en velours. Il se brode en soutache ou en point de chaînette, couleur sur couleur. Une pièce de cuir (n° 27 bis, moitié de la pièce) vient s'adapter au fond en entourant les côtés, ainsi qu'on peut le voir au n° 28, qui représente le même sac tout monté. La pièce de cuir glisse jusque sous le fermoir à clef, et est posée de la même façon que les sacs à gibecière que l'on a portés autrefois.

**Pelote en tapisserie et en jais blanc.**

(N° 56.)

Ce dessus de pelote est très-facile à faire et du plus charmant effet. Le travail est divisé en quatre triangles égaux et qui doivent être en tout semblables entre eux. On commencera en



haut du quadrille, c'est-à-dire au milieu de la pelote, par un seul point ; la laine doit être d'un vert pâle. A la seconde rangée on fera trois points, puis on ira ainsi en élargissant pour couvrir un des quadrilles indiqués ; après quelques rangées on changera de laine en prenant un vert assorti, mais légèrement fondu et plus foncé ; puis après le même nombre de rangées, qui variera suivant la grandeur de la pelote ou la finesse du canevas, on en prendra toujours graduellement de plus foncée jusqu'au bord, et l'on remplira entre la bordure indiquée sur la gravure. Cette bordure est formée d'un pois en perles de jais, au nombre de 21, ainsi qu'elles sont indiquées ; on commencera par trois, puis trois rangées de cinq, et l'on terminera par trois. On enfilera ensuite du jais de même couleur dont on formera une torsade que l'on coudra autour de la pelote.

Les quatre quadrilles doivent se rejoindre exactement, et les mêmes nuances commencer et finir sur le même fil du canevas.

### Abat-jour.

Nous avons donné, il y a quelque temps, le moyen de faire des abat-jour ornés de fleurs artificielles ; la plus grande difficulté était de se procurer la carcasse qui était alors indispensable pour les confectionner ; et la chose n'était pas aisée, puisque M<sup>me</sup> Marie Soudant n'a pu satisfaire à toutes les demandes qui lui ont été adressées à ce sujet. Nous prévenons nos abonnées que pour parer à cet inconvénient on remplace parfaitement cette première carcasse par un morceau de tulle apprêté, dit *tulle double*, et qui sert à faire les passes de chapeaux ; après avoir taillé le tulle sur un abat-jour dont la grandeur est convenable et l'avoir fermé en rond, on le borde de laiton autour, en haut et en bas, et on ajoute, en forme de tringles, quelques branches en long pour maintenir le tulle, de même que cela se pratique pour les passes de chapeaux.

### EXPLICATION DE LA PLANCHE 2.

#### Écran (n° 57).

Rien n'est plus simple et plus facile à faire que ce petit objet, d'une utilité charmante l'hiver. Il faut prendre une feuille de papier entière, c'est-à-dire les deux pages ; ce papier sera glacé, blanc ou de couleur, selon le goût de la personne : on ouvrira les deux pages dans toute leur étendue, et l'on plissera régulièrement le papier dans le sens le plus long ; il faut que cette longueur soit de 34 cent. environ. Lorsque cette feuille sera plissée, on la repliera sur elle-même par la moitié exacte, de manière à former un de ces petits éventails dont nous sommes tous plus ou moins amusés dans notre enfance. La moitié du travail sera fait et l'on procédera de même pour l'autre ; ensuite on réunira au milieu les plis et on les arrêtera en les cousant. On étendra ensuite les quatre feuillets plissés de manière à en former un rond, et on les joindra, en les collant légèrement aux séparations des feuillets ; sur le point fait au milieu, on posera une petite baguette excessivement légère, sur laquelle on tournera une bande de soie bleue ou rose, que l'on collera dans sa longueur, de manière à ce qu'elle puisse former le manche. On la couvrira dans sa longueur d'un ruban pareil et collé sur l'écran. Ensuite on découpera deux ronds de carton de la grandeur d'une pièce de 2 fr., on les couvrira de même ruban, ainsi que l'on couvre un moule de bouton, et on les collera de chaque côté sur le milieu, afin de cacher les points et l'endroit où le manche se trouve fixé. On comprend que le côté de ces ronds où l'étoffe est plissée et arrêtée doit se trouver caché et collé



sur le papier. On ajoute ensuite deux nœuds de rubans, que l'on place ainsi qu'ils sont indiqués au n° 57.

On peut rendre ces écrans beaucoup plus jolis en y dessinant un semé de pois ou autre, que l'on recouvre au pinceau d'or ou d'argent. Pour cela, on achète chez les marchands de couleur une coquille d'or ou d'argent, qui coûte de 15 à 20 sous. Cet or est tout préparé à la gomme, et il suffit d'y tremper le bout du pinceau pour le détacher de la coquille. On l'étend facilement sur le dessin, où il se fixe d'une manière solide en séchant.

Quelques personnes collent des paillettes d'or ou d'argent sur ces écrans, mais le plus souvent elles tombent sous le pli du papier; aussi les semés sont-ils de beaucoup préférables.

### Bracelet en ruban noir et jais.

(N° 58.)

Après avoir formé (ainsi que nous l'avons expliqué précédemment) le bracelet, c'est-à-dire posé les quatre élastiques, la doublure et le ruban noir qui doit former le dessus, on prendra du petit ruban de satin noir, n° 1, et l'on formera quatre choux semblables à ceux dont on ornait, il y a peu de temps encore, les bonnets d'enfants. On sait que ces choux se font en entourant un petit carton mince, de boucles régulières sur un premier rang d'abord, puis sur un second plus rapproché du centre. Le milieu se cache par deux boucles plus petites formant la croix et bouffantes.

Comme ce bracelet, tel qu'il est dessiné n° 58, est orné de jais, avant de faire les quatre choux qui le recouvrent, on commencera par coudre une perle de jais sur le milieu de chaque bout du ruban tout coupé, qui devra former les boucles des choux, de manière qu'une fois pliées, la perle puisse se trouver au sommet de chacune d'elles.

## LINGERIE.

### Bonnet de femme.

(Voir la planche, nos 1, 2, 3.)

Ce bonnet de femme doit se broder en application sur tulle de Bruxelles; le dessin imite parfaitement le point d'Angleterre lorsqu'il est bien exécuté. J'indique le tulle de Bruxelles de préférence au tulle dit *fond de Malines*, parce que, bien que celui-ci soit beaucoup plus clair et se rapproche davantage du réseau d'Angleterre, il n'offre aucune solidité et ne résiste pas à plus de trois blanchissages. Pour rendre l'imitation complète, il est important de faire des jours dans chaque cœur de fleur marqué d'une petite croix; ce jour consiste, pour les ronds, en quatre branches parallèles faites en fil de Malines très-fin et rapprochées vers le centre par un petit pois festonné, que l'on obtient en tournant plusieurs fois le fil autour des branches et en festonnant ensuite dessus, en ayant soin de réserver le milieu comme pour un œillet fait au feston ordinaire. Le n° 1 est le fond du bonnet; le n° 2 en est la passe, et le n° 3 la garniture. Les jours de la garniture se feront suivant le goût ou le talent de la personne qui l'exécutera: plus ils seront clairs et légers, plus ils imiteront ceux qui se trouvent dans le véritable point d'Angleterre.



**Explication de la robe provençale.**

(Voir la planche de broderies, n° 53.)

Cette robe, pour jeune fille de six à dix ans, n'a, à proprement parler, pas de corsage. Il est formé par des rubans de velours qui se croisent. Ces rubans ont 4 cent. de largeur; il y a, sur le devant et sur le derrière, trois rubans soutenus par de minces baleines à la taille, où ils se fixent en pointe; en outre, deux rubans vont de l'entournure à la taille également. Il y a aussi trois rubans placés en travers de la poitrine. Le ruban en travers du haut décrit deux demi-cercles légers, qui se réunissent en pointe au sommet du ruban descendant qui forme le milieu du corsage et qui se trouve plus montant que ceux des côtés. Pour me faire mieux comprendre, je vais donner la longueur des rubans qui s'attachent, comme je l'ai dit, à la taille.

Le ruban du milieu (pour jeune fille de huit ans) a 22 cent., le ruban de chacun des côtés a 18 cent., et ceux sous les bras 15 seulement. Le dos est exactement disposé de la même manière.

Il est bien entendu que les rubans sont placés de telle sorte que celui du milieu tombe droit, tandis que les autres forment le biais. Ainsi, à la taille ils ne sont séparés que par une distance totale de 10 cent., tandis qu'en haut du corsage cette distance est de 22 cent.

L'épaulette est formée par le ruban transversal du haut. Cette épaulette est garnie d'un nœud de velours d'une largeur de 6 cent., dont les pointes, tombant sur le bras, ont 26 cent. de longueur.

Il faut avoir soin de tenir le dos un peu plus large que la poitrine. Mais la forme et l'arrangement est parfaitement pareil au devant. Ce corsage s'agrafe sur le côté gauche; les agrafes sont attachées sous le ruban de velours placé sous le bras. Chaque ruban du corsage est, en dessous, garni soit par un ruban de fil, soit avec de la percaline.

La jupe se monte sur la ceinture où sont fixés les velours du corsage; elle est taillée fil droit; sa largeur est de 5 cent. La jupe est très-ample, elle a 2 mètres 80 cent. de largeur; attachée en doubles plis creux à la ceinture, elle est garnie de rubans de velours allant de haut en bas, ce velours de la même largeur que les nœuds de l'épaulette. Ces rubans sont, autour de la jupe, au nombre de dix, également distancés et placés sur les plis, c'est-à-dire qu'il y a autant de plis que de rubans de velours; ils sont cousus fil droit, seulement au sommet, c'est-à-dire à la ceinture, sous laquelle ils s'engagent; il y a un léger pli fait au milieu, qui donne la grâce à cette disposition. Ces rubans ont 35 cent. de long pour une jupe de 55 cent. de longueur. Avec cette robe il faut une chemisette à manches longues.

*Pèlerine de la robe.*

Cette pèlerine est taillée d'un seul morceau, fil droit; le devant est par conséquent un peu en biais. Elle est garnie de cinq bandes de rubans de velours pareils à la robe, et d'une longueur de 35 cent. pour une pèlerine de 40 cent. de hauteur. La bande du milieu du dos est ornée d'un nœud placé à 8 cent. du tour du cou. Ce nœud a deux bouts pendants. Pour attacher sur le devant la pèlerine, on emploie des boutons cachés sous deux nœuds de velours sans bouts. Les rubans de la pèlerine sont, près du cou, diminués de largeur, comme il a été dit pour les rubans de la robe.

Cette pèlerine, légèrement ouatée, est doublée en soie.

Cette robe, une des plus élégantes créations de la saison, se fait en soie ou en laine. Celle qui nous a servi de type était en popeline de laine grise, le velours grenat.



**Corsage brodé et à basques.**

(N° 2.)

La partie du corsage figuré par moitié au n° 2 est le côté où se trouve placée l'entournure. Il tient au devant par la broderie et n'en est séparé que par deux lignes qui doivent se joindre en faisant le corsage et former la nervure. La pièce n° 3 est le *petit côté*, ou morceau du dessous du bras qui doit supporter le dos d'un côté et le devant de l'autre. En faisant rapporter les lettres, il sera facile de ne pas se tromper.

Le n° 4 est le dos ; la basque tient après et ne forme qu'un seul morceau, tandis que celle des devants est à part et figurée au n° 5. Le n° 6 est la moitié d'une manche très-courte, qui s'adapte au corsage.

**Camisole garnie avec entre-deux et bouillons, broderie au plumetis.**

(N° 50.)

Le devant de cette camisole est composé d'entre-deux brodés au plumetis ou de valenciennes. Chaque entre-deux est séparé par un bouillonné en mousseline, de la hauteur indiquée sur le patron. Le n° 51 est le dos d'une seule pièce ; le n° 51 bis est un morceau formant le revers dans toute la longueur du devant. Il doit se rapporter à la lettre M, et se poser au bord de l'entre-deux qui est, ainsi que la pièce, de la hauteur de la camisole.

Le n° 51 ter, est la moitié du col, et le n° 52 la manche ; le bas de cette manche est, ainsi que le devant, garni d'entre-deux et de bouillonnés en long, ainsi qu'ils sont indiqués. On trouvera sous le n° 1 un dessin assorti pour les bandes qui doivent garnir la camisole. Cette garniture doit être légèrement froncée sur le devant et se pose tout à fait au bord de l'entre-deux ; mais dans le bas on froncera un peu plus et on posera la garniture à 3 ou 4 cent. de distance du bord, pour lui donner plus de soutien.

**Manches à volants.**

(N° 55.)

Cette manche, préférable pour l'hiver aux manches pagodes, est fermée au poignet par un entre-deux en broderie ; le bouillonné qui suit s'arrête sous le volant, où il est coupé, c'est-à-dire que la manche et le bouillonné forment deux morceaux rapportés. Le volant, pour être froncé au degré convenable, doit avoir 55 centimètres dans sa largeur et 10 centimètres de hauteur.

**Point turc et point d'échelle.**

On nous demande le moyen de faire le point jour qui borde ordinairement les entre-deux. Le point turc et le point d'échelle sont également employés à cet effet ; pour le point d'échelle, après les fils tirés, on arrête sur l'un des bords, et l'on procède comme pour



faire un cordonnet; puis on prend sur son aiguille un certain nombre de fils que l'on maintient près du bord, en faisant deux ou trois points; pour les cordonner, on jette un fil sur la branche que l'on vient de former en posant son aiguille directement en face, de l'autre côté des fils tirés; l'on remonte en cordonnant ensemble le fil et la branche; arrivé en haut, on fait un ou deux points entre, et l'on forme une nouvelle branche; ainsi de suite; arrivé au bout, on cordonne des deux côtés avec du coton fin.

Le point turc, qui est le plus communément employé, parce qu'il est moins long, est plus facile à faire. Après les fils tirés on réunira, comme pour le point d'échelle, des fils sur son aiguille, mais en quantité double; on serrera ensemble cette petite masse par deux ou trois points, en ayant soin de tirer le fils bien près du bord, pour que ces fils soient maintenus tout à fait en haut; puis on posera son aiguille au milieu de cette masse de fils; l'on cordonnera la moitié du côté droit, c'est-à-dire le plus près devant soi; arrivé en bas, on prendra sur l'aiguille un nouveau petit faisceau de fils, toujours en marchant devant soi, que l'on liera par un ou deux points serrés à la branche déjà cordonnée, ce qui formera un triangle; on remontera la nouvelle branche, que l'on serrera encore en prenant de nouveaux fils, et ainsi de suite. Tout l'art de cette bride est de retenir le point qui réunit les deux branches toujours également près des bords et de prendre un nombre de fils à peu près égal.

#### Explication de la 1<sup>re</sup> feuille de broderie et patrons.

- |  |   |
|--|---|
| 1. Bonnet de femme, application sur tulle.<br>(Voir l'explication aux Ouvrages.)       | 14. Ecusson plumetis avec les lettres V. D. S.,<br>bordures de roses et de penes-à-moi. |
| 2. La passe.   | 15. Dessin pour corporal.   |
| 3. La garniture.   | 16. Croix brodée pour le corporal.  |
| 4 et 5. Dessin au passé et au lacet.   | 17. Elodie. Ecusson plumetis.   |
| 6. Moitié de mouchoir au feston.   | 18. Célénie. Plumetis et pois.  |
| 7. Semé, feston ou plumetis pour manches<br>bouillonnées.                              | 19. Exilie. Plumetis.   |
| 8. Entre-deux assorti pour poignets.   | 20. E. R. Plumetis et pois.   |
| 9. Feuilles en feston pour robes d'enfant<br>ou peignoirs.                             | 21. Angélique. Plumetis.  |
| 10. Même dessin réduit pour corsage.   | 22. M. R. Plumetis et pois.   |
| 11. Col d'enfant, plumetis et feston.  | 23. J. H. Z. Enlacés.   |
| 12. Coiffure application. (Voir l'explication<br>aux Ouvrages.)                        | 25. Aménaïde. Plumetis.   |
| 13. Une rose formant écusson (avec le nom<br>de Clotilde), plumetis, points d'échelle. | 26. A. N. Plumetis gothique.  |
|  | 27. Sac de nuit ou de voyage.   |
|  | 27 bis. Pièce de cuir pour ledit sac.   |
|  | 28. Le même sac tout monté.   |
|  | 29. Olympia. Plumetis ou feston.  |

#### Explication de la 2<sup>e</sup> feuille de broderie et patrons.

- |   |   |
|---|---|
| 1. Dessin pour garniture de la camisole<br>n° 50 (Voir aux Ouvrages). | 4. Dos avec la basque.  |
| 2. Patron d'un corsage à basques, côté de<br>l'entournure.            | 5. Basque du devant du corsage.                                 |
| 2 bis. Devant du corsage.   | 6. Moitié de la manche courte.                                  |
| 3. Petit côté (Voir aux Ouvrages).                                    | 7. Col mousquetaire, feston plein.                              |
|   | 8. Dessin assorti au col n° 7, pour man-<br>ches ou garnitures. |



- |   |   |
|---|---|
| <p>9. Col mousquetaire feston et plumetis, jours au milieu des rosaces.</p> <p>10. Dessin assorti pour manches.</p> <p>11. Col droit, pour être monté sur un poignet.</p> <p>12. Bande assortie pour pagodes ou manches.</p> <p>13. <i>Camille</i>. Plumetis.</p> <p>14. <i>Casimira</i>. Plumetis.</p> <p>15. <i>Adrienne</i>. Feston ou plumetis.</p> <p>16. <i>Victoire</i>. Plumetis ou feston.</p> <p>17. <i>Octavie</i>. Feston ou plumetis.</p> <p>18. <i>Bathilde</i>. Idem.</p> <p>19. <i>Elise</i>. Ecusson. Plumetis et feston plein.</p> <p>20. <i>A. L.</i> Feston.</p> <p>21. <i>O. P.</i> Lettres enlacées ; plumetis.</p> <p>22. <i>H. T. J.</i> Plumetis.</p> <p>23. <i>Z. H. J.</i> Plumetis.</p> <p>24. <i>J. H. Q.</i> Enlacées ; plumetis.</p> <p>25. <i>L. B.</i> Plumetis.</p> <p>26. <i>E. C.</i> Plumetis.</p> <p>27. <i>J. L.</i> Plumetis.</p> <p>28. <i>Lucie</i>. Plumetis et point d'échelle, ou plumetis plein.</p> <p>29. Ecusson plumetis, point d'échelle ou plumetis plein ; pois pleins ou œillets.</p> <p>30. <i>X. H. J.</i> Plumetis et pois.</p> <p>31. <i>H. O. J.</i> enlacées.</p> <p>32. <i>X. (V. J.)</i> enlacées.)</p> <p>33. <i>C. A.</i> Plumetis ou feston.</p> | <p>34. <i>J. D.</i> Plumetis.</p> <p>35. <i>E. G. H.</i> Enlacées.</p> <p>36. <i>Louison</i>. Plumetis simple ou feston.</p> <p>37. <i>E. M.</i> Plumetis.</p> <p>38. <i>P. S.</i> Plumetis.</p> <p>39. <i>J. A.</i> Plumetis orné.</p> <p>40. <i>M. E.</i> Plumetis et pois.</p> <p>41. <i>Aurélié</i>. Plumetis simple.</p> <p>42. <i>Thérèse</i>. Plumetis riche.</p> <p>43. <i>Céline</i>. Plumetis ou feston.</p> <p>44. <i>Onésime</i>. Plumetis simple.</p> <p>45. <i>Juliette</i>. Feston.</p> <p>46. <i>Georgette</i>. Plumetis simple.</p> <p>47. <i>Claudie</i>. Plumetis.</p> <p>48. <i>Marianne</i>. Plumetis.</p> <p>49. <i>Maria</i>. Plumetis simple.</p> <p>50. Devant de camisole (<i>Voir aux Ouvrages</i>).</p> <p>51. Dos.</p> <p>51 bis. Morceau rapporté au devant.</p> <p>51 ter. Moitié du col de la camisole.</p> <p>52. Manche de la camisole.</p> <p>53. Robe d'enfant (<i>Voir aux Ouvrages</i>).</p> <p>54. Petit manteau d'enfant (<i>Voir aux Ouvrages</i>).</p> <p>55. Manche (<i>Voir aux Ouvrages</i>).</p> <p>56. Pelote en tapisserie (<i>Voir aux Ouvrages</i>).</p> <p>57. Ecran (<i>Voir aux Ouvrages</i>).</p> <p>58. Bracelet en jais et ruban. (<i>Voir aux Ouvrages</i>.)</p> |
|---|---|

### Explication de la planche de tapisserie.

#### 2<sup>e</sup> PLANCHE.

- |  |                                  |
|--|----------------------------------|
| N <sup>o</sup> 5. Grandes roses, pour tapis, rideaux, portières. Cette tapisserie a cent points de largeur |                                  |
| <i>Au gros point.</i>  | <i>Au petit point.</i>           |
| Sur canevas, 24. 18 centimètres.   | Sur canevas, 14. 15 centimètres. |
| Idem. 30. 13 »   | Idem. 24. 9 »                    |
| N <sup>o</sup> 6. Dessin grec. 11 points. Cordons de sonnette, bandes, etc.                                |                                  |
| <i>Au gros point.</i>  | <i>Au petit point.</i>           |
| Sur canevas, 8. 5 centimètres.   | Sur canevas, 10. 2 centimètres.  |
| Idem. 22. 2 »  | Idem. 22. 1 »                    |

### Explication de la gravure de travestissements.

COSTUMES DE MOZART, d'après les gravures du temps.

PETITE MARQUISE. Costume Louis XV Guirlandes de petites roses sur la jupe; corsage garni des mêmes fleurs. Jupes de satin glacé.

COSTUME DE FANTAISIE. Coiffure en rubans de velours, corsage de velours avec pièce de devant en soie. Jupes de soie, celle de dessus doit être garnie de fourrures.

COSTUME DE FANTAISIE. Corsage à double basquine, garni d'une ruche de rubans et d'une dentelle noire. Jupe de satin bordée d'un velours noir. Bas brodés.



## Explication de la gravure de modes.

**TOILETTE DE VILLE.** Robe de satin écossais; corsage et manches ornés de petits velours; capote de satin et de blonde.

**TOILETTE DE BAL.** Jupe de satin avec bouillonnés de crêpe et nœuds de satin. Deuxième jupe en dentelle, avec dentelle moins haute pour former la basquine, le corsage et les manches sont garnies de bouillons et de dentelles. Coiffure à pistils d'or.

**TOILETTE D'INTÉRIEUR.** Robe de popeline unie; basquine ornée de bandes de velours noir.

## MUSIQUE.

3<sup>e</sup> Album.

- |  |  |
|--|--|
| 1. Les Dragons de la reine, quadrille, par CAMILLE SCHUBERT. | 2. Sicilienne brillante, par A. TALEXY.  |
|  | 3. Le Soir, rêverie, par FÉLICIEN DAVID. |

## Explication du Rébus du mois de Novembre.

Il ne faut pas toujours avoir la tête près du bonnet.

## RÉBUS.



Joséphine DESREZ, directrice.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES  
(Boulevard extérieur de Paris.)